57

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1192



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU





PLUS DE BATARDS

EN FRANCE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

EN PROSE;

Jouée sur le Théâtre de la Cité, à Paris, le Quartidi 4 Floréal;

PAR LA CITOYENNE VILLENEUVE,

AUTEUR DU

VÉRITABLE AMI DES LOIX,

ET DES

CRIMES DE LA NOBLESSE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Prix, 30 *sous.*

A PARIS.

Chez BARBA, Libraire, rue Gît-le-cœur, N°. 15.

L'AN TROIS DE LA REPUBLIQUE

PERSONNAGES.	ACTEURS
	Les Citoyens,
DETERNIS, vieux célibataire	Genet.
FLORIVAL, neveu de Déternis	Tantin.
L'ABBÉ DE ST.-FIRMIN, intrigant	Tiercelin.
GERMON, vieux domestique de Déternis. . .	Pelissier.
BLAISOT, domestique de Déternis.	Frogeres.
GENEVIEVE, gouvernante de Déternis. . .	la C. Laurent.
UN SANS-CULOTTE, oncle du bâtard . . .	Villeneuve.
COLAS, bâtard et fils inconnu de Déternis.	la Cne. St.-clair.
MATHURIN, vieux paysan très-pauvre. . . .	Auvray.
	Les Citoyennes,
MATHURINE, sa fille	Mantouchet.
ROSE, fille de Mathurine, ...	Colbert.
JOSEPH, fils de Mathurine, enfant de huit ans.	Agt. Villeneuve.
UN JUGE DE PAIX.	Duval.
QUATRE GENDARMES.	

PLUS DE BATARDS

EN FRANCE.

Le Théâtre représente un Salon de la maison de Déternis. Au lever de la toile, Déternis est occupé à écrire; Géneviève dans le fond, arrange quelques livres sur une table.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DÉTERNIS, GENEVIEVE.

DÉTERNIS.

Ou est Germon ?

GENEVIEVE.

Je ne le sais pas.

DÉTERNIS.

Oh ! je le crois, vous ne savez jamais rien.

GENEVIEVE.

Pouvois-je deviner que vous aviez besoin de lui ?

DÉTERNIS.

L'impertinente aura raison à son compte !

GENEVIEVE.

Vous êtes si difficile!

DÉTERNIS.

Ne l'ai-je pas bien dit? Hem, hem, Dans peu je vous chasserai tous; car je pense que vous etes mes espions, et.....

GENEVIEVE.

Dans ce cas ne faites que le bien, vous ne craindrez jamais personne.

DÉTERNIS, (*ironiquement*).

Il me faudra bientôt prendre de vos leçons! Allons, finissez vos radotages, et puisque Germon n'y est pas Sonnez Blaisot.

GENEVIEVE, (*à part*).

Quel homme! Combien il est dur d'être obligé de le servir. (*A Blaisot qui entre.*) On te demande. (*Elle sort.*

SCENE II.

BLAISOT, DÉTERNIS.

BLAISOT, (*donnant une petite tappe sur l'épaule de Déternis.*

ME v'la, quoi que vous voulez?

DÉTERNIS.

Eh bien, butord?

BLAISOT.

Ah, mon Dieu! est-ce que je vous ai fait mal? Ah! c'est pas par exprès, car ce que j'en ai fait, c'étoit bien par pure badinerie.

DÉTERNIS, (*avec hauteur*).

Il te convient bien de badiner avec ton maître!

DÉTERNIS, (*haussant les épaules.*)

Allons, vas faire ta commission, pauvre nigaud; tu ne seras jamais qu'une cruche.

BLAISOT.

Eh ben ! j'aime mieux être ça que rien : au moins je serai utile à quéuque chose, et je ne nuirai pas : il y en a tant qui ne sont bons qu'à ça.

DÉTERNIS.

Ne raisonnes pas tant, te dis-je, et cours où je t'envoie.

BLAISOT.

Puisqu'il le faut, j'irai, not' Dâron.

DÉTERNIS, (*avec humeur*),

Encore ! je t'ai dit que ce mot me déplaisoit.

BLAISOT.

C'est vrai; et ben, citoyen, ça suffit.

DÉTERNIS.

Je ne veux pas non plus que tu m'appelles citoyen.

BLAISOT.

Tiens : est-ce que vous ne l'êtes pas donc? Ah ! si c'est ainsi, vous avez raison : faut pas voler le nom d'un honnête homme.

DÉTERNIS, (*en colere*).

Faquin !

BLAISOT.

Faquin ! C'est comme ça qu'y faut vous appeller? Ah le drôle de nom !

DETFROIS.

Que dire, à un pareil animal? (*il va pour sortir.*)

BLAISOT. (*le retenant.*)

Ecoutez donc : écoutez donc. A la fin de ça comment faut-y vous appeller?

DETERNIS.

Monsieur. J'imagine!...

BLAISOT

Ah! Qu'vous êtes malin!... Je parie, qu'vous savez mon histoire de l'autre jour : vous voulez me faire une niche : mais pas si bête!

DETERNIS.

Non : je ne m'informe pas de vos avantures.

BLAISOT.

Ah! C'en est une fiere celle là. Imaginez vous, qu'au cabarêt où ce que J'étais avec un garçon de mon pays qu'est de mon endroit ou ce que j'suis né; vla un grand homme qui vient l'autre jour; y commence à me faire des complimens sur ma taille, sur ma figure : moi, je me lêve et je lui dis : je vous remercie; vous êtes ben honnête monsieur! A ce mot là; si vous aviez vu sa colère! Je vous connois, vous seriez mort de peur. Apprends me dit-il d'eune voix terribe; qu'on ne doit donner ce nom, qu'au fripon; et qu'un sans-culotte n'est pas fait pour le porter. Moi, j'étais honteux d'avoir dit s'te sottise là. Je lui ai demandé excuse. Y m'a dit, c'est bon, mais n'y retourne plus. Je l'y ai promis et je l'y tiendrai parole. C'est pourtant vous qu'etes cause que j'ai eu s'te terreur! C'est la mauvaise habitude où que je suis habitué de vous dire, monsieur; mais je dis si on m'y reprend, on sera ben fin.

DETERNIS. (*sortant.*)

Et moi, je te l'ordonne.

SCENE III.

BLAISOT, (*seul*)

Tiens, ah! c'est ben comme si vous ne disiez rien la dessus d'abord : j'ai pris mon parti. Qu'il est drole. (*Contrefaisant Déternis*) Je te l'ordonne! Y se renfle! Ah, mon dieu! comme s'thomme là est content de lui... Le mal, c'est qu'il est content tout seul... Quand je pense,

BLAISOT.

Tiens, mon maître, je croyois qui n'y en avoit plus

DÉTERNIS.

Eh qui suis-je donc ici, moi?

BLAISOT.

Oh, vous êtes le Dâron, c'est sûr ça.

DÉTERNIS.

Le Dâron, le Dâron; il croit parler à un homme de son étoffe.

BLAISOT.

Quoi? c'est à cause de mon habit que vous dites ça.

DÉTERNIS.

Qui te parle d'habit? Je te dis, que ce mot ne convient qu'aux gens de ton espece.

BLAISOT.

Ah! dam! vous parliez d'étoffe. Ah, ben, si c'est ça, soyez ben sûr qu'tous les hommes sont faits de la même.

DÉTERNIS.

L'imbécile croit à ce beau mot, l'égalité!

BLAISOT.

Tiens, si j'y crois? je m'en vante; cependant il y a eune chose qui n'ira jamais de niveau.

DÉTERNIS.

Vas, tu as raison, mon pauvre garçon.

BLAISOT.

Vous savez ce que je veux dire donc?

DÉTERNIS.

Non, mais je m'en doute.

BLAISOT.

Quoi que c'est? Voyons.

DÉTERNIS.

C'est la distance qu'il y aura toujours du maître au valet; c'est celle qu'il y aura.

BLAISOT.

Bah ! Bah ! Vous n'y êtes pas du tout. C'est celle qu'il y a entre un bon citoyen et un mauvais.

DÉTERNIS.

Le sot original ! Allons, vas porter cette lettre chez l'abbé de St.-Firmin.

BLAISOT.

Chez ce petit abbé si ridicule; oh ! qu'ça m'ennuie.

DÉTERNIS.

C'est malheureux !

BLAISOT.

Je le crois qu'c'est malheureux : d'abord, ce p'tit bout d'homme-là est aristocrate comme je ne sais qui; ensuite c'est qu'y pue, y pue.

DÉTERNIS.

Comment y pue ?

BLAISOT.

Est-ce que vous ne le sentez pas quand y vient ici ? Moi, quand il entre, je me tiens le nez et je me sauve. Ah ! mon Dieu, qu'i put s't'abbé !

DÉTERNIS.

Allez, allez, vous êtes fou.

BLAISOT.

Non vrai, y sent... attendez donc... une odeur forte... là..... une odeur que j'ai déjà sentie quèque part..... là.... là.... non, le.... aidez-moi, le.... le.....

DETERNIS.

Le musc, imbécille.

BLAISOT.

Oui, oui; c'est ça, le musc imbécille.

GERMON.

Non.

FLORIVAL.

Non ! En peu de mots, c'est dire beaucoup ! Mais pourquoi? Je te payerai bien.

GERMON.

Je ne vends pas mon honneur : je ne suis pas fait pour servir de complaisant. C'était jadis l'emploi des grands seigneurs sous l'ancien régime, vous en auriez trouvé mille pour un qui à la vue de votre or auroient obei. Mais Germon n'est pas de leur race ! Le Ciel l'à fait naître honnête homme et il mourra tel.

FLORIVAL.

Tes scrupules sont ridicules ! Dis ; qu'importe que moi ou un autre soit vainqueur de cette petite ? Je lui ferai plus de bien peut-être ; et tout sera réparé.

GERMON.

Du bien ! voila tout ce que les riches savent dire Ils tuent, ils vôlent : deshonorent des familles ; abusent l'innocence ; détruisent les mœurs ; ils offrent de l'or et croyent tout réparer ! Quelle idée, grand Dieu, ont ils donc de la vertu, pour s'imaginer qu'on puisse la trafiquer ainsi !

FLORIVAL.

Germon, mon ami, tu as quelques romans qui ont éxalté ton imagination.

GERMON.

Je ne lis que dans le cœur de l'homme et lors qu'il est mauvais, je ferme le livre à la premiere page ; je ne lirai pas je crois long-tems dans la vôtre.

FLORIVAL.

Ah ! Tu vas te fâcher !

GERMON.

Oui ; je me fâche de voir un jeune homme, que j'ai

vû naître que je chérissais comme un fils, s'adonner à tout les vices, le jeu, la débauche, le manque d'égards pour ses parens, l'oubli des devoirs les plus sacrés, ceux que tout bon Citoyen aime à remplir ! Oui, je vous l'avoue et je frémis en vous le disant, vous ne ferés jamais qu'une mauvaise fin.

FLORIVAL.

Est-ce là le premier point de ton sermon ?

GERMON.

Oui.

FLORIVAL.

Eh bien, fais moi grace des deux autres, car ce serait trop long.

GERMON.

Mais vous vous perdés.

FLORIVAL. (*avec insouciance*)

Tiens, je ne vaux pas toute la peine que tu te donnes; épargne toi des propos superflus : le Diable m'emporte si tu me corriges !

GERMON.

Je vous croyois moins endurci dans le crime !

FLORIVAL.

Eh bien, que veux tu mon garçon, abandonnes moi à ma destinée : porte ce billet à Rosette : engage la à m'aimer et laisse là toutes tes belles phrases !

GERMON. (*avec une noble fierté et vivement.*)

Je vous quitte, Monsieur ; et vais de ce pas chez l'infortunée dont vous voulez faire votre victime : je vais lui donner des armes contre vos séductions, et lui montrer toute la noirceur de votre âme ! De là je me rends près de votre Oncle et lui découvre vos projets : je cours ensuite implorer la loi pour protéger l'innocence et punir le vice ; car je regarde comme traître à la Patrie l'homme sans mœurs qui emploie sa richesse à séduire la vertu.

y m'appelle bête ! Y ne l'est pas mal lui.... Ah... ah... Je ris de son orgueil ! comme il est sot à s'theure qu'il n'est pas pus que moi ! Quand on l'y dit ça y fûme; y fûme ! Moi ça m'amuse ! Oui, mais si un beau jour y lui prenait eune colère et qu'y m'allonge eune tape ben lourde !.,. Ah ! Mais je dis pas de ça : j'ons des poings au bout de mes bras, vla ben-tôt cinq ans, que je sommes libres de nous en servir et que je savons que la nature les a mis là pour corriger les insolens qui l,outragent.. Mais à propos ; avec toutes mes réfflections, je ne fais rien.. Et s'te lettre qu'y faut porter chez ce vilain abbé. Non morgué, c'est dit : je n'irai pas : je suis aujourd'hui dans mon himeur mutine, y me dira quéque chose, je l'y répondrai, y me répondra et ça fera une affaire : y faut l'éviter. Mais comme y faut ben qu'il aye sa lettre ; je vais aller chez la mere Mathurine, celle qui prend soin de ce joli petit Colas, qui n'a pas de pere ; et je dirai au petit Colas : mon ami : porte ça cheux l'abbé de saint firmin, et je te donnerai six sols de ma poche ; le pauvre petit il ira, vaut mieux l'y faire gagner ça qu'a un autre il est si interessant ! si doux !.. Je ne conçois pas comme il y a dans le monde, des peres assez barbares pour ne pas vouloir être le pere de leurs enfans !.. Voyons que je prépare mes six sols : mais c'est que je voudrois ben ne lui pas donner en luméraire ... C'est qu'il ne l'aime pas lui ; ce n'est pas comme not Daron.... comment que je vas faire pour l'y donner six sols en assignats ? C'est difficile ça. (*conséquemment*) Voyons je l'y donnerai un billet de quinze sols, y m'en rendra un de dix et v'la l'affaire, dix et cinq font seize, c'est ça mais non, ça ne fait que quinze sols... oh ! Il aimera mieux avoir moins et ne pas voir six fois le portrait d'un roi ; Colas ne les aime pas plus que moi, et je dis qui n'a pas tort. (*il va pour sortir.*)

SCENE IV.

FLORIVAL, GERMON, BLAISOT.

FLORIVAL. (*à Blaisot*)

Où vas tu ?

BLAISOT.

Faire eune Commission.

FLORIVAL.

Reviens promtement.

BLAISOT.

Je suis à vous dans la minute du moment. (*il sort*)

SCENE V.

FLORIVAL GERMON.

FLORIVAL.

Ah. ça Germon, je veux te choisir pour mon confident et je compte sur ta discretion : tu sais que j'aime Rose ; cette petite m'intéresse et je veux lui faire du bien ; elle vaut la peine de fixer quelques tems un galant homme ! c'est une paysanne il est vrai ; mais sous le haume on a souvent trouvé la beauté.

GERMON.

Et la vertu qui n'habita jamais le Palais des grands !

FLORIVAL.

Comment diable, tu deviens philosophe ! Des sentences !

GERMON.

Non, mais des vérités.

FLORIVAL.

Allons brisons là, et réponds moi : servira tu mes amours ?

FLORIVAL. (*l'arrêtant.*)

Mais à quoi penses tu donc ? Sais tu le danger que tu peux me faire courir ?

GERMON.

Je ne connais que mon devoir : c'est à vous à remplir le vôtre.

FLORIVAL. (*à part.*)

Oh ! Le vieux fou. Mais dissimulons (*haut*) mon ami, écoutes oui je sens mes torts et si tu veux me garder le secret, je te promets de renoncer à mon projet : mais ne parles de rien à mon Oncle je t'en supplie.

GERMON.

Prenés garde. Germon veillera sans cesse sur vos démarches : non, pour vous ; car vous êtes incapable de vous repentir : mais pour épargner à Rose des regrets éternels et pour préserver sa respectable famille de l'opprobre et du désespoir, que de sang froid vous lui préparez. (*Il sort.*)

SCENE VI.

FLORIVAL. (*seul.*)

Oh ! Le sot animal avec ses vertus gothiques ! Cela se donne les tons de moraliser ! Ah ! Depuis la révolution on n'y conçoit plus rien : mais j'ai de l'empire sur mon Oncle, tâchons de l'engager à chasser ce moraliseur : d'abord il me gêne et m'ennuie ; ensuite il est couché sur le testament de mon très cher oncle et c'est une pension que j'aurois à payer : par ce moyen j'en serai débarassé c'est un vieux serviteur dira-t-on que l'on chasse après avoir passé sa jeunesse à les servir ! Voyez le beau malheur ! Quand mon habit est vieux ou me déplait, je le quitte : je ne me gêne pas plus pour un valet. Ah. ! vous voici mon cher abbé vous ne pouviés venir plus à propos.

SCENE VII.

L'ABBÉ FLORIVAL.

L'ABBÉ

Votre oncle m'a écrit un mot au sujet de son Or qu'il veut vendre et je viens de lui dire que c'est le moment: il est monté furieusement depuis trois jours.

FLORIVAL.

C'est fort bien fait: tout cela augmente ses fonds et par conséquent les miens. Mais savés vous l'abbé que vous êtes un homme à toutes mains; un homme précieux!

L'ABBÉ.

Je fais ce que je peux pour me rendre utile aux honnêtes gens.

FLORIVAL.

Qui vous payent bien.

L'ABBÉ.

Cela s'entend.

FLORIVAL.

Eh bien l'abbé, si vous êtes adroit, il ne tient qu'à vous de gagner cent pistoles.

L'ABBÉ.

Comment cela?

FLORIVAL.

Je n'ai pas pensé à vous dans le moment; et j'ai eu l'étourderie de me confier à Germon, qui ne veut rien faire pour m'obliger. Voici ce que c'est. Je suis amoureux de Rose, cette jolie enfant qui demeure ici près: je voudrois lui offrir mon cœur et ma bourse: je vous charge de cela.

L'ABBÉ.

Rien de si facile: je vous répons d'elle.

FLORIVAL.

La petite est sauvage.

L'ABBÉ.

La vue de l'Or l'apprivoisera. C'est pauvre?

FLORIVAL.

Oh! dans la derniere misere.

L'ABBÉ.

Bon, tant mieux! c'est aux parens qu'il faut s'adresser. Ces gens là sont faciles à séduire. La petite n'aime encore personne?

FLORIVAL.

Non, que je sache.

L'ABBÉ.

C'est un cœur tout neuf? elle est à vous, j'en répons; c'est ce diable de Germon qui m'inquiéte?

FLORIVAL.

Il m'a fait trembler un moment: il vouloit tout révéler à mon oncle.

L'ABBÉ.

Un coup d'adresse: il faut le prevenir.

FLORIVAL.

Il menaçait d'implorer la loi pour préserver Rose de mes transports amoureux.

L'ABBÉ.

Ah! Mon Dieu! Que me dites-vous là? S'il y a de la loi dans votre affaire, je ne m'en mêle plus: personne ne la craint comme moi.

FLORIVAL.

Le bon homme n'en fera rien, il m'aime.

L'ABBÉ.

C'est que vous ne savés pas combien il serait dangereux pour moi d'être connu.

FLORIVAL.

Je le crois. Mais vous m'avés promis.

L'ABBÉ.

Il ne m'en dédis pas : l'argent est pour moi la pierre d'aimant. mais voyons : récapitulons. Je vous deffends de parler à la petite personne : ayez l'air tout à fait repentant vis à vis de Germon[t] de l'hipocrisie, mon cher ! Ah ! Si vous aviez seulement, fait six mois de séminaire vous sauriés combien elle est utile. Moi, je me charge de faire chasser Germon. Votre oncle a fait assez ce que je veux. Point d'intelligence entre vous et moi. Ayez l'air de ne pas trop vous soucier de mes fréquentes visites : surtout ne vous fiez pas trop à Blaisot; c'est un imbécille, mais très à craindre.

FLORIVAL.

Bon ! C'est un sot, qui n'est propre à rien.

L'ABBÉ.

Silence ! J'apperçois votre oncle.

SCENE VIII.

DÉTERNIS, FLORIVAL, L'A

DÉTERNIS.

Je vous attends depuis une heure mon cher abbé et vous ne venez point,

L'ABBÉ.

J'arrive à l'instant ; et je communiquais à monsieur votre neveu mes craintes sur l'indiscrétion d'un de vos domestiques, Germon. Je crois que vous avez dans cet homme un espion dangereux : vous n'êtes pas un zélé patriote, vous faites le commerce de l'argent : prenés y garde ; croyez moi, défaites vous des gens que vous ne pouvez séduire.

DÉTÉRNIS.

DÉTERNIS.

Sous quel prétexte, voulez-vous que je chasse ce vieux serviteur.

FLORIVAL.

Eh! Mon oncle, envoyez-le dans votre terre de l'Eure; donnez-lui la place de votre concierge; il n'aura point à se plaindre; (*à part*) et il ne nuira pas à mes projets.

DETERNIS.

On verra: cela peut se faire: je suis comme vous: cet homme me gêne. Mais passons dans mon cabinet, nous serons plus surement pour parler d'intérêts. Viens tu Florival?

FLORIVAL.

Je vous suis.

SCENE IX.

DÉTERNIS BLAISOT, COLAS, FLORIVAL, L'ABBÉ.

BLAISOT.

Tiens v'là les deux darons! Ah! v'là ce vilain abbé. (*Il se prend le nez avec les doigts et ne les ote qu'après que l'abbé est sorti.*)

DÉTERNIS.

Blaisot, songes à ta besogne. Le grand escalier n'est pas encore balayé.

BLAISOT.

J'y vas tout à l'heure.

FLORIVAL.

Je l'attendais pour l'envoyer chez mon tailleur.

BLAISOT.

J'irai not' jeune daron.

FLORIVAL.

Qu'est-ce que ça signifie de te tenir le nez pour me répondre.

BLAISOT.

C'est à cause de s'l'abbé qui pue.

FLORIVAL.

Vas, imbecile. (*ils sortent*).

SCENE X.

BLAISOT, COLAS.

BLAISOT, (*se cachant le nez.*

Ah! Le voilà parti! Je respire! (*Il se reprend le nez.*) Oh! mon dieu! y sent encore.

COLAS.

Qu'as-tu donc Blaisot?

BLAISOT.

Tu ne sens pas l'odeur de ce vilain abbé?

COLAS.

Si fait.

BLAISOT.

Eh ben c'est ça qui me met dans un état terrible!

COLAS.

Tu n'aimes pas les abbés.

BLAISOT.

Qu'y a pas de presse.

COLAS.

Ni moi; mais que me veux-tu?

BLAISOT.

C'est mon oncle Germon, qui vient de me dire: mon ami Blaisot, vas trouver Colas sitôt qu'y sera revenu de chez l'abbé de St-Fi, dis-lui que le vieux Germon veut lui parler, qu'y vienne; et tu le conduiras dans ma chambre; ce que j'ai à lui dire est pressé.

COLAS.

Et pourquoi ne pas m'y conduire tout de suite et m'as mener ici ?

BLAISOT.

Pour causer un peu nous deux.

COLAS.

Et ton oncle qui m'attend !

BLAISOT.

Bah ! Un moment de plus ou de moins, v'là grand chose.

COLAS.

Ah ! J'y vas tout de suite.

BLAISOT.

Ecoutes, écoutes : mais dis-moi donc, mon petit Colas ! comment est-ce que ça ce fait que tu n'as n'i pere, ni mere. Racontes-moi donc c't'histoire-là, je t'en prie.

COLAS.

Ce n'est pas le moment : Germon m'attend ; et puis d'ailleurs, Blaisot, c'est renouveller ma peine que de me parler de cela. Hélas ! isolé sur la terre, je ne tiens à rien.

BLAISOT.

Que t'es bête ! tu tiens à tout bien mieux.

COLAS.

Je n'ai ni parens, ni famille : à qui tiendrai-je ?

BLAISOT.

A la République, c'est la mere à tous les bons Français, ils sont tes freres.

COLAS, (*l'embrassant.*)

Blaisot, ton cœur est bon ! Mais celui des riches, quelle différence ! Si tu savois combien je suis humilié, lorsque l'on dit : il faut donner quelque chose à ce malheureux, c'est un bâtard ! Ah ! Blaisot ! Alors mon cœur

se gonfle ! Ce cœur que la nature fit sensible et qui ne demandoit qu'à s'attacher, est déchiré, les larmes baignent mon visage : je rougis et refuse souvent un bienfait qui me cause tant de peines !

BLAISOT.

Tiens, crois-moi Colas, pars pour l'armée.

COLAS.

On me trouve trop petit. Notre bon maire m'a dit comme ça ; Colas restes auprès de Mathurin, de ce bon vieillard infirme, il soigna ton enfance : veilles sur ses vieux jours : il te montrera le chemin des vertus et dans quelques années tu serviras la République avec honneur.

BLAISOT.

Y parle ben not' maire ! que j'aime à l'entendre. Tiens vois-tu ? Au sermon de not'curé je dormois toujoux ; et quand le maire parle je suis réveillé comme une fille de quinze ans. En parlant de fille de quinze ans : quéque fait la petite Rose ?

COLAS.

Elle embellit tous les jours !

BLAISOT.

Tiens tu t'apperçois de ça toi ? C'est de bonne heure.

COLAS.

Oh ! C'est que je l'aime ! Elle est aussi bonne que belle ! Blaisot ; je voudrois être riche pour Rosette et pour ses pauvres parens ! Avec quel plaisir je partagerois mon bien entre les besoins de ma République et ceux de mes bienfaiteurs.

BLAISOT.

C'est joli de ta part, mon garçon ! Mais crois-moi ne souhaite pas de richesses ; ça rend tout chose. Ton cœur est bon ; eh bien, y deviendroit mauvais.

COLAS.

Ah ! Jamais, jamais.

BLAISOT.

Tiens Déternis par exemple; c'est un homme riche celui là; eh ben, il est toujoux faché. Il a de l'or dans tous les coins de sa maison, et il est toujoux de mauvaise humeur. Crois-moi c'est un sort que le diable jette à ceux qui chérissent la fortune: y sont toujours en guerre avec eux-mêmes: à ce prix là, moi, je ne voudrois pas du pérou.

COLAS.

Les bons cœurs savent toujours faire un bon usage de leur bien. Il y a tant dinfortunés avec qui il doit être doux de le partager. Mais conduis-moi donc près de Germon.

BLAISOT.

Oui, mon petit Colas. C'est que j'ai tant de plaisir à te voir que le tems se passe sans que je m'en doute. (*Vivement*) si j'étois ton pere j'en serais si fier que je me garderois bien de te renoncer moi. T'es malheureux, dis-tu? Ton pere, qui n'veut pas l'être doit souffrire d'avantage. Y ne t'a jamais pressé contre son cœur; y ne sait pas, queu plaisir qu'c'est de tarir les pleurs d'un enfant chéri! Vas Blaisot est plus heureux: et s'il ne peut te donner une famille tu trouvera toujoux en lui un bon ami. Viens suis moi.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIER.

(*Le théâtre représente une chambre rustique.*)

COLAS, (*seul tenant un paquet.*)

Ce bon Germon avec quelle délicatesse il ma donné ces hardes, tiens Colas m'a t-il dit acceptede ton ami

ce petit présent: ce n'est pas à titre de charité que Germon te les donne: c'est un pere qui fait un cadeau a son fils, parce qu'il est satisfait de sa conduite: prends sans rougir: garde-toi de le refuser! Oh bon vieillard! Si tous les hommes te ressembloient, Colas verseroit bien moins de larmes, et ne rougiroit point de son état.... (*Avec inquiétude.*) Mais que veut-il donc à mes bienfaiteurs? Il est avec eux au jardin; il paroit leur dire quelque chose d'important et de secret, car ils ont renvoyé leur fils ne voulant point parler devant un enfant.... Je ne sais, allons, serrons cela et mettons-nous à l'ouvrage: j'ai promis à Rose de finir son panier; pour tout au monde je ne voudrois pas lui manquer de parole. (*Il se met à l'ouvrage.*

SCENE II.

JOSEPH, COLAS.

JOSEPH (*accourant.*)

Colas, Colas, tiens mon frere. (*Il lui donne un billet de cent sols.*)

COLAS.

Mon cher Joseph! Pourquoi veux-tu me donner ce billet et d'où peut-il te venir?

JOSEPH.

On vient de me le donner.

COLAS.

Et qui donc?

JOSEPH.

Une belle citoyenne. Ecoute. J'étois devant notre porte; parce que grand papa et maman m'ont renvoyé pour causer avec Germon: cela fait voir qu'il me croyent bavard ou indiscret, et cependant je ne le suis pas, mais c'est

égal. J'étois donc devant la porte quand cette citoyenne a passé: Elle étoit avec un grand citoyen. Ah! le joli enfant! a t-elle dit: qu'il est intéressant! qui est-tu? J'allois répondre lorsque le grand citoyen a dit: c'est un bâtard dont de pauvres gens prennent soin. A ces mots, il m'a donné ce billet: je l'ai pris; j'ai remercié, et je te l'apporte, il est à toi. Je n'ai pas menti pour l'avoir; ainsi je n'ai rien à me reprocher. Prends, prends, mon frere.

COLAS.

Cher Joseph! Mon humiliation se répand sur toi: on te prend pour le malheureux Colas, et des dons humilians.

JOSEPH.

Pas du tout. Ces gens ont trop, tu n'as pas assez, ils doivent te donner. Tu es trop fier, Colas! Si ma mere étoit riche, tu n'aurois besoin de personne: mais je crois qu'elle est pauvre car, tout le monde le dit.

COLAS.

Ah! Oui ben pauvre! Elle a tant de peine à nourrir son pere et ses enfans depuis la mort de son mari: et moi étranger à la famille je vous suis à charge et diminue la part des enfans légitimes.

JOSEPH

Finis donc, Colas, tu vas me faire pleurer: tu dis toujours cela et tu m'affliges! N'es-tu pas mon frere? Pourquoi me vois-tu comme un étranger? Ah Cela n'est pas bien.

COLAS (*embrassant Joseph.*)

Oui: tu es mon frere, enfant chéri.... Mais veux-tu me le prouver, garde ce billet pour toi, il t'appartient.

JOSEPH.

Non Colas, ce seroit voler. C'est pour le petit bâtard qu'on l'a donné: je ne le suis pas moi: donc il est à toi.

COLAS. (*à part.*)

Bâtard! Cet enfant me déchire le cœur sans le vouloir

(*haut*) non tu ne l'es pas Joseph : le ciel t'a préservé de ce malheur et moi...

JOSEPH

Quoi, tu pleures ? Que je suis malheureux ! Je te fais de la peine : oh laisse moi sécher tes larmes par mes baisers: pardonnes à ton frere, (*il embrasse Colas et lui glisse le billet dans la poche.*)

SCENE III.

ROSE, COLAS, JOSEPH.

ROSE.

Voilà donc comme on travaille à mon panier ?

COLAS.

Ah te voilà ma chere Rose !

JOSEPH (*à part.*)

Il a le billet dans sa poche, à present je suis content. (*haut*) Je vais au Jardin voir si maman a fini la conversation secrette avec le pere Germon.

COLAS.

Vas mon ami, adieu.

JOSEPH.

Adieu, petit frere.. Adieu. (*à part*) Il ne se doute de rien. (*haut*) Adieu.

COLAS.

Adieu.

SCENE IV.

ROSE, COLAS

ROSE.

Que veut dire Joseph ? Une conversation secrette.

COLAS.

Je ne sais ce que ce peut être : mais assieds-toi ma Rose ; tu dois être fatiguée ; tu viens de la ville.

ROSE.

Lorsque je pars d'ici, je ne peux marcher; parce qu'à chaque pas que je fais m'éloigne de toi: mais quand je reviens, ah! C'est bien différent, je vole pour te revoir plutôt.

COLAS.

Vas je suis bien de même. Tiens, sens comme le cœur me bat, c'est de plaisir. Colas près de toi, oublie sa misere

ROSE.

Je ne le dis qu'à toi: mais je crois que tu m'es plus cher que ma mere et cependant. comme je l'aime!

COLAS. (*vivement*)

Et moi ma chere Rose, combien je gémis de n'avoir pas de famille. Eh bien, un homme riche, puissant, viendroit me réclamer, me nommer son fils. S'il me séparoit de toi, je ne pourrois le reconnoître pour mon pere; je lui dirois. vous n'avez pas craint de me livrer à l'infamie jusqu'à ce jour: laissez moi près de celle qui me tient lieu de tout. Je possède le cœur de Rose; qu'ai-je besoin de votre or.

ROSE

Non, ne crois pas que Rose puisse vivre éloignée de toi. Lorsque je serai mariée. Tu viendras près de moi, à tous les moments du jour et...

COLAS.

Que dis-tu? Ai-je bien entendu? Te marier? Faire serment d'aimer? Rose, tu veux donc ma mort?

ROSE.

Mais ce n'est pas pour l'affliger: bien au contraire, nous sommes pauvres, et Thomas ce gros fermier m'a demandée à ma mère: il est riche, je pourrois soulager ma famille ah! Colas: quel plaisir plus doux pour mon cœur.

COLAS.

Un autre sera ton époux? Un autre fera ton bonheur?

Colas ne sera jamais qu'un étranger. Rose, je le sens, j'en mourrai.

ROSE.

Eh bien, regardez un peu; je crois lui annoncer une bonne nouvelle et Monsieur se fâche.

COLAS.

Oui, mademoiselle, à votre place.

ROSE.

Que ferois-tu ? Voyons.

COLAS.

Je ne pourrois me résoudre à donner ma foi à personne, et la richesse ne pourroit rien sur mon cœur.

ROSE.

Est-ce pour moi que je la desire? Ah! Colas! tu n'es pas juste: c'est pour toi, eh! que m'importe! Je refuserai Thomas: je dirai à ma mère que cela te fait de la peine: elle est bonne, et....

COLAS.

Non, Rose, n'écoute pas ma douleur; elle m'égare, me rend ingrat: tu dois obéir. Ciel! pour prix de tes bienfaits, je t'empêcherois de faire leur bonheur? Ah! plutôt, que tous les maux accablent ce cœur avant qu'il soit capable d'un tel forfait. Obéis, Rose, obéis: et moi loin de toi j'irai chercher la mort.

ROSE.

Mon cher Colas, mon frere, tu veux m'affliger! Tu veux fuir! Que je suis malheureuse! Oublie que j'ai pu te parler de ce mariage, n'y pense plus: tu dois bien savoir que Rose donneroit sa vie pour épargner une seule larme à son ami.

COLAS.

J'entends du bruit. Ah! Si tu m'aimes, ne parles de rien à ta mere. Ciel! la voici.

SCENE V.

LES MÊMES, MATHURIN, MATHURINE, JOSEPH.

(*Le père Mathurin donne le bras à sa fille.*)

MATHURIN.

Haie ! que j'ai de peine à marcher.

JOSEPH.

Appuie-toi sur moi, grand papa : vas, ne crains rien, ce poids est bien doux !

COLAS. (*et Rose avançant un fauteuil.*)

Asseyez-vous, notre pere.

ROSE.

Reposes toi. (*Ils aident tous le vieillard à s'asseoir. Joseph lui donne un petit tabouret pour poser sa jambe. Rose craignant qu'il ne blesse son père de son tablier en fait un rouleau qu'elle met sous la jambe de son père.*)

MATHURIN.

Oh ! mes bons enfans ! Quand je suis près de vous, j'oublie mes souffrances. Ma Rose, tu n'as pas embrassé ton vieux pere.

ROSE.

Bon papa, pardonnes.

COLAS (*à part.*)

Il faut donc la quitter !

MATHURINE.

Ma fille, donnes-moi mon ouvrage. Mon pere, êtes-vous bien ? Vous avez marché long-tems : je crains....

ROSE. (*donnant l'ouvrage à sa mère : ce doit être une chemise de toile grise*) tenez, ma mere. Mon petit Colas, finis mon panier. (*Elle se met à tricoter.*)

COLAS.

Oui, j'ai bien cœur à l'ouvrage.

JOSEPH.

Et nous, grand papa, qu'allons nous-faire ?

MATHURIN.

Ah, Joseph, nous allons répéter la priere du soir. Voyons si tu la sais.

JOSEPH.

Que me donneras-tu, si je ne manque pas.

MATHURIN.

Un baiser : et tout le monde en fera autant.

JOSEPH.

Ah ! tu sais bien que c'est là ma plus douce récompense.

MATHURIN.

Allons, voyons cette priere.

JOSEPH.

M'y voici.

Français, ton pays défendras,
Afin de vivre librement;
Tous les tyrans tu poursuivras,
Jusqu'au delà de l'Indostan;
Les loix, les vertus soutiendras,
Même s'il le faut de ton sang;
Les perfides dénonceras
Sans le moindre ménagement;
Jamais foi tu n'ajouteras,
A la conversion d'un grand;
Comme un frere, soulageras,
Ton compatriote souffrant;
Lorsque, vainqueur tu te verras,

Sois fier, mais sois compatissant;
Sur les emplois tu veilleras,
Pour en expulser l'intrigant;
Le dix août sanctifieras,
Pour l'aimer éternellement;
Le bien des fuyards verseras,
Sur le sans-culotte indigent:

MATHURIN.

Bien! Mon cher Joseph! Embrasse-moi.

JOSEPH.

Je n'ai pas manqué un mot: mais c'est si facile à retenir: à propos il me revient encore trois baisers. (*Il embrasse la mere, Rose, et Colas.*)

MATHURINE. (*à Colas qui paroit triste.*)

Eh bien, Colas, tu ne dis rien, mon garçon? tu boudes.

COLAS.

Moi, ma mere, ce seroit mal reconnoître vos bienfaits.

MATHURIN.

Tu parles sans cesse de ce que nous faisons pour toi. Mon fils, cher infortuné! Apprens à bien juger de l'humanité; il est tout simple d'obliger son semblable: n'es-tu pas content, lorsque tu trouves l'occasion de faire le bien.

COLAS.

Oh! oui, mon pere.

MATHURIN.

Eh bien, ne t'étonne donc pas de le voir faire aux autres. -- On frappe, je crois.

COLAS.

Je vais ouvrir.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, L'ABBÉ.

ROSE.

C'eit l'abbé de St.-Firmin, (*tout le monde se leve excepté Mathurin.*

MATHURIN.

Citoyen, excusez ; mais les infirmités et l'âge m'empêchent d'être poli.

L'ABBÉ.

Bien, bien ; ne vous dérangez pas, brave homme : ma visite vous étonne peut-être ?

MATHURIN.

Oui, je croyois que vous n'alliez guères que chez les riches.

L'ABBÉ.

Et pourquoi cela ? Je chéris le pauvre et cherche à le soulager.

MATHURIN.

Là, bien vrai.

L'ABBÉ.

En doutez-vous ?

MATHURIN.

Ah ! les prêtres aiment rarement à faire le bien.

L'ABBÉ.

Pour moi, je le fais toujours.

MATHURIN.

Je le souhaite.

L'ABBÉ ; (*à part*).

Oh ! le rude homme ! (*Haut*). Madame Mathurine se porte bien ; et Mademoiselle Rose embellit tous les jours !

MATHURIN.

Elles ne sont ni dames ni demoiselles : ce sont deux bonnes citoyennes ; mais vous n'êtes sans doute pas venu exprès pour vous informer de la santé de ma fille, et dire à Rose qu'elle est jolie ; que voulez-vous ?

L'ABBÉ.

Vous rendre service. Vous êtes pauvre.

MATHURIN.

C'est vrai cela.

L'ABBÉ.

Un jeune homme charitable veut vous faire du bien par mes mains.

MATHURIN.

Je le refuse.

L'ABBÉ, (*à part*).

Ciel ! (*Haut*). Et pourquoi ?

MATHURIN, *fixant St.-Firmin.*

Tenez, l'Abbé, je crains que le jeune homme ne se soit apperçu aussi bien que vous, que Rose est jolie, et qu'il ne vous envoie ici pour marchander l'honneur de son vieux pere.

COLAS.

Oh ! ça se pourroit bien ça.

L'ABBÉ.

Pourriez-vous me croire capable de corrompre l'innocence ? moi ! Ah, pere Mathurin, vous me connoissez bien peu ! Ecoutez-moi : ce matin, le jeune Florival dont l'ame est pure comme la mienne, me dit : cher abbé ! je suis riche, vous le savez : les dépenses folles que j'ai faites jusqu'à cette heure, en satisfaisant mes fantaisies laissent un vuide dans mon cœur ; je veux soulager l'honnête indigence. Visitez, a-t-il ajouté, les familles peu fortunées ; portez y des secours. Je vous ai nommé sans parler de votre fille, je vous jure : j'ai vanté vos vertus

tus. Ce malheureux, lui ai-je dit, est accablé de misere et d'infirmités: il s'est imprudement chargé d'un bâtard qui accroit ses besoins et ne lui est point utile; mais?

MATHURIN. (*Vivement.*)

Arrêtez, monsieur, n'outragez pas cet enfant respectez son âge et ses malheurs! Tu pleures mon fils? Vas sois moins sensible; n'attache pas de prix aux paroles d'un prêtre! Ton vieil ami sait combien tu vaux! As tu besoin du suffrage de cet homme?

L'ABBÉ.

Mais vous vous emportez là très-mal à propos, Mathurin! Cet enfant que vous élevez par charité.

COLAS. (*A l'abbé.*)

En tout cas celle qu'il me fait ne m'humilie pas. (*Pressant Mathurin dans ses bras.*) Oh! mon pere! Je le sens: jusqu'à ce jour je te fus à charge; mais l'âge et les forces me viennent; je travaillerai pour te nourrir et ce ne sera pas assez de ma vie pour payer tes bienfaits et mon cœur en gardera une eternelle reconnoissance.

MATHURIN.

Tu n'as pas besoin de te justifier près de nous.

L'ABBÉ.

Au fait. Je venois de la part du citoyen Florival vous offrir ce porte-feuille. Il contient mille francs. Cette légere somme peut vous procurer quelque douceur acceptez.

MATHURIN, (*fièrement.*)

Non, monsieur, je suis pauvre, il est vrai: mais je puis encore manger un morceau de pain sans être à charge à personne. Si je manquais de tout, c'est à la patrie à qui je demanderois des secours. Le laboureur infirme est un être respectable qu'elle soulageroit, je n'en doute pas; et voilà mon espoir.

L'ABBÉ,

L'ABBÉ.

C'est fort bien : mais que deviendroient vos enfants ; surtout le malheureux Colas ?

COLAS.

Je servirai mon pays et soulagerai mon bienfaiteur.

L'ABBÉ.

Tout cela est bon : mais ce porte-feuille vaut beaucoup mieux ! Prenez.

MATHURIN, (*avec indignation.*)

Epargnez-vous des discours inutiles : je savois que vous devez m'offrir de l'argent afin de séduire ma fille : le libertin qui vous envoye s'est confié à d'autres plus honnêtes que vous ; car on a refusé ce message infâme ! On a entendu vos complots et l'on est venu m'en instruire. Celui qui vous envoie n'aime que le crime, et pour le rendre plus affreux il se sert de l'organe d'un prêtre. Fuis, scélérat ; trop long-tems j'ai contenu mon indignation : mais je voulois voir jus qu'où alloit l'impudence des gens de ton espece. (*Avec dignité.*) Sors, ne souille pas davantage ces lieux : que le seuil de ma chaumiere soit sacré pour toi ; ne le passe jamais. Tes Dieux sont l'or et la tyrannie : les nôtres sont l'innocence et la liberté.

L'ABBÉ.

Un traître vous abuse et c'est Germon.

MATHURIN.

Germon a des vertus, sachez les respecter.

L'ABBÉ.

Charmante Rose, votre pere refuse son bonheur et le vôtre.

COLAS, (*se mettant entre Rose et l'abbé.*)

N'approchez donc pas de si près, M. l'abbé.

L'ABBÉ.

Mon ami, retirez-vous.

MATHURIN.

J'admire votre audace! sortez; je suis las de vous voir.

L'ABBÉ.

Vous pourrez vous repentir de votre insolence, vieillard imprudent vous refusez des bienfaits et me comblez d'outrages; savez-veus à quoi la haîne peut me conduire ?

MATHURIN.

A l'Echafaud! Et ce sera le sort de tous les traîtres.

L'ABBÉ.

Il suffit: je sors, mais vous entendrez parler de moi.

SCENE VII.

MATHURIN, MATHURINE, ROSE, COLAS, JOSEPH.

MATHURINE.

Mon ami, les menaces de ce prêtre me font trembler!

COLAS.

S'il alloit vous causer quelques chagrins ?

MATHURIN.

Qu'ai-je à craindre ? la justice n'est plus vendue à des traitres; l'honnête Citoyen qu'on opprime peut faire entendre sa voix on l'écoute et s'il a droit les loix défendent. Oh ! Mes enfans ! Qu'elle belle carriere vous avez à parcourir ! votre vieux pere n'a plus que quelques jours à compter : il ne pourra jouir bien des années de cette douce égalité qui rend tous les hommes à la nature : mais vous, mes enfans, vous la bénirez long-tems et,....

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BLAISOT, UN SANS-CULOTTE.

BLAISOT (*entrant*).

Pere Mathurin, v'là un Citoyen que je vous amène: il n'a pu trouver une auberge pour coucher cette nuit; tout est plein: y font leur embaras..... Moi, je me suis trouvé là: j'ai dit à ce brave homme: suivez-moi, je vous conduirai chez le pere Mathurin, vous n'y ferez pas grande chere, mais vous y serez bien reçus.

MATHURIN.

Tu ne pouvois me faire un plus grand plaisir, Blaisot, que de m'amener un bon Citoyen (*Au sans culotte.*) Asseyez vous; agissez sans façon, Rose, fais rafraîchir ce brave homme!

ROSE.

Oui, mon pere.

MATHURINE.

Ici vous ne trouverez que du cidre, du lait et des fruits. Nous sommes pauvres.

LE SANS-CULOTTE.

Ma bonne citoyenne, ce repas me fera plus de bien que ceux qu'on faisoit jadis à la cour. La franchise, l'amitié, la liberté l'accompagneront: que faut-il de plus à un vrai sans-culotte. (*Rose et Mathurine sortent*).

SCENE IX.

MATHURIN, BLAISOT, LE SANS-CULOTTE, COLAS, JOSEPH.

BLAISOT (*à part à Colas.*)

Ah ! ça Colas, c'est moi qui veux payer l'écot de cet homme.

COLAS.

Le pere Mathurin ne le souffriroit pas, Blaisot.

BLAISOT.

Je te dis que je le veux : c'est moi qui régale.

MATHURIN. (*à Blaisot.*)

Que dites-vous donc tout bas, vous autres ?

LE SANS-CULOTTE.

Les jolis enfans que vous avez là !

MATHURIN.

L'un est mon petit fils : l'autre est mon ami.

LE SANS-CULOTTE.

Ah ! J'entends, Un petit voisin.

COLAS.

Non citoyen ; je suis un enfant abandonné dont ce bon vieillard prend soin.

JOSEPH. (*à Colas vivement.*)

Pourquoi dire cela à cet étranger ?

LE SANS-CULOTTE.

Si jeune, mon ami ; vous avez perdu vos parens ?

COLAS.

Hélas ! Je n'en eus jamais..

MATHURIN.

N'as-tu pas des amis ?

BLAISOT (*Vivement.*)

Et de bons je m'en vante ! Dès qu'y n' y auroit que moi déjà.

JOSEPH.

Et moi!

MATHURIN.

Et ton vieux Mathurin.

LE SANS-CULOTTE, (*se levant et tendant la main à Colas*).

Et moi, jeune homme! Dès cet instant je veux être le tien, et pour la vie : tu me rappelles les malheurs d'une sœur que je chérissois : je sens qu'il me sera facile de t'aimer. Les bons cœurs s'entendent, et le tien, j'en suis sûr, me payera de retour.

COLAS.

Comment reconnoître tant de bonté s?

MATHURIN.

En nous aimant, en oubliant ton malheur.

COLAS.

Et comment l'oublier? Vos soins généreux font tout mon espoir. (*Au Sansculotte*). Citoyen, sans ce bon vieillard, sans sa fille, je n'existerois plus. Je ne sais à qui je dois le jour; en vain je demande un pere, tout est sourd à ma voix. Rebuté de tout le monde, je ne tiens à la vie que par la reconnoissance; l'amitié seche souvent mes larmes, et mes bienfaiteurs remplacent dans mon cœur les auteurs de mes jours.

LE SANS-CULOTTE, *attendri et fixant Colas.*

Malheureux enfant! tu ne connois point ton pere! juge si tu dois m'intéresser. J'eus une sœur. Un séducteur s'en fit aimer. Elle crut à ses promesses, et devint mere. Le monstre l'abandonna dès qu'il connut son état. Elle étoit peu fortunée; il étoit très-riche : ma malheureuse sœur perdit la vie en la donnant au fruit de son amour. A sa derniere heure, elle me fit écrire d'aller la voir; je partis sur-le-champ, je courus chez elle; mais, hélas! elle n'existoit déjà plus. Je m'informai de son enfant; On me dit qu'il étoit mort aussi; et malgré toutes mes re-

cherches, je n'ai pu m'en assurer. Devenu seul héritier de ma sœur, je pris possession des débris de sa mince fortune. Parmi ses papiers, je trouvai une promesse de mariage que son amant lui avoit faite; mais hélas ! à quoi peut-elle servir. Mon ami, ayant perdu ces deux objets chers à mon cœur ! Laisse-moi t'adopter pour mon neveu. Enfant malheureux, remplace celui que j'ai perdu : j'ai peu de fortune, mais avec moi tu ne manqueras pas du nécessaire. Le bien de ma sœur sera pour toi : puis-je mieux le placer qu'en le donnant à un infortunée victime du préjugé.

COLAS.

Citoyen, que mes larmes vous prouvent ma reconnoissance ! Mais je ne dois point accepter, ce serait frustrer vos parens.

LE SANS-CULOTTE.

Je n'en ai plus.

COLAS.

Et si ce neveu n'étoit pas mort? si vous alliez le retrouver un jour?

LE SANS-CULOTTE.

Eh bien, il seroit ton frere. Cesse de t'en défendre; laisses-moi le plaisir de t'obliger.

COLAS.

Ah ! je ne pourrois jamais quitter ce vieillard et ses enfans.

LE SANS-CULOTTE.

Jeune homme, crois-tu que je le souffrirois? La reconnoissance est un sentiment trop précieux, pour que je cherche à l'étouffer dans ton cœur. Tu resteras près de lui; c'est à moi à venir demeurer ici. Je passerai mes ours dans cette solitude : étant estropié, je ne puis plus servir ma patrie. Il me manque un bras, mais il me reste un cœur pour la chérir. Mes amis, je revenois de vendre la chaumiere que mes peres m'ont laissé, et

je cherchois, pour finir ma vie, un lieu où l'amitié et les vertus fissent leur séjour, je l'ai trouvé, c'en est fait, je me fixerai près de vous.

BLAISOT.

Oh ! mon Dieu, que j'ai eu bon nez d'amener ici cet homme ! que le citoyen Déternis vienne encore me dire qne je suis eune bête. Non, mais je dis

LE SANS-CULOTTE, (*avec la surprise la plus vive*).

Déternis, dit-il ? Ciel ! il seroit possible qu'aprés tant de recherches inutiles... (*bas à Mathurin*) Bon vieillard, écoute, connois-tu ce Déternis ?

MATHURIN.

Oui, beaucoup.

LE SANS-CULOTTE.

Quel âge peut-il avoir ?

MATHURIN.

Environ la cinquantaine. C'est un vieux célibataire très-riche. Mais pourquoi ces questions ?

LE SANS-CULOTTE.

Mon ami, la promesse de mariage laissée à ma pauvre sœur est faite sous ce nom : l'âge de ce Déternis, celui de Colas, les traits de cet enfant, tout me donne de violens soupçons. Dès demain je veux voir cet homme, lui parler.

MATHURIN, (*vivement*).

Quoi ! vous penseriez que Colas est...

LE SANS-CULOTTE.

Paix. Je puis me tromper, ne donnons point de fausses espérances à cet enfant. Eclaircissons nos doutes, ne parlons de rien devant ta famille. Demain de grand matin, je serai chez ce Déternis.

COLAS. (*Pendant les couplets précédens, Blaisot parle avec les enfans, Colas paroît inquiet d'entendre prononcer son nom*)

Qu'avez-vous, mon pere? Vous paroissez ému, vous venez de me nommer, de quoi s'agit-il?

LE SANS-CULOTTE.

De rien. Je faisois part au bon papa de quelques arrangemens que je veux prendre pour toi, lorsque je serai fixé ici.

MATHURIN.

Oui, il s'occupoit de ton bonheur.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS; MATHURINE, ROSE.

(*Colas raconte tout bas à Rose ce qui vient de se passer*)

MATHURINE.

Mon pere, si tu peux venir au jardin, le citoyen y sera mieux qu'ici.

MATHURIN.

Volontiers, ma fille.

LE SANS-CULOTTE.

Ne te déranges pas pour moi, bon vieillard.

MATHURIN.

L'exercice ne peut me faire mal.

JOSEPH.

Attends, grand papa, je vais t'aider.

LE SANS-CULOTTE.

Laissez, mon petit ami. Mon vieux pere, appuies-toi sur le bras qui me reste; au moins, qu'il soit encore utile à quelque chose.

BLAISOT.

Mais que je suis donc bête, moi, de vous regarder faire sans me bouger ! Mais moi tout seul, je puis porter le pere Mathurin jusqu'au jardin. Attendez.

MATHURIN.

Un peu d'aide me suffit pour aller. Sais-tu qu'avec mon bâton et le bras de ma fille, je fais encore de grandes promenades. (*Il s'appuie sur sa fille et prend le bras du Sans-Culotte.*)

JOSEPH.

Colas, porte le fauteuil au jardin pour asséoir grand papa; moi j'emporte le tabouret.

COLAS, (*à Rose*).

J'oublie tout, en te parlant (*Il emporte le fauteuil*).

ROSE, (*à Colas*).

Je te suis. Viens-tu, Blaisot?

SCENE XI.

BLAISOT, ROSE.

BLAISOT, (*arrêtant Rose.*)

Rose, Rose, écoutez donc eune drôle d'histoire, vous avez ben vu s't'homme que j'ai amené?

ROSE

Oui, eh bien?

BLAISOT, (*avec empressement et chaleur*).

Eh ben, s't'homme qui n'est rien à Colas, veut absolument être son oncle, parce qu'il a eu un neveu qui n'a pas de pere non plus : ce neveu est mort tout de suite avec la mere qui avoit été séduite par un séduiseur, qui lui avoit promis le mariage; que l'homme qui veut être l'oncle de Colas a trouvé dans des papiers....

ROSE, (*riant*).

Blaisot, tu ne sortiras jamais de cette histoire-là. Tiens, Colas en deux mots, m'en a plus appris.

BLAISOT.

Dame, écoutez donc, le plaisir que ça m'a fait est cause que j'embrouille un p'tit brin les choses; mais tant y a que Colas a trouvé un homme en s't'homme, qui lui fera du bien.

ROSE.

Allons, viens-tu au jardin?

BLAISOT, (*avec joie et chaleur*).

Tiens, si j'y vais? Oh! je ne manque pas les bons coups. Le Daron, pourra ben me gronder de ce que je reste si tard; mais je l'y dirai, comme on ne voit jamais faire de bonnes actions chez vous, je suis resté ous qu'y s'en est fait une, et je me suis réjoui avec de bonnes gens du bien qu'on a fait à un infortuné.

Fin du deuxieme Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre représente un sallon*)

BLAISOT. (*seul, nettoyant le salon.*)

Ah! Mon Dieu! Je n'ai pas encore vu le bourgeois et v'la huit heures du matin qui sonnent. Quand y va venir, quel sabat qui fera! On m'a dit qu'y n'avoit fait que m'appeler hier: et moi qui suis rentré juste à l'heure de

me coucher, je ne me suis pas montré : mais ce matin, je ne pourrai l'éviter, et je m'en épouvante! Tiens ! Voici le vieux pere Mathurin et l'homme que j'ai mené chez lui.

SCENE II.

MATHURIN, LE SANS-CULOTTE, BLAISOT.

BLAISOT.

Quel bon vent vous amene si matin, vous autres ?

LE SANS-CULOTTE.

Une affaire importante. Où est le Citoyen Déternis, nous voulons lui parler.

BLAISOT.

Tiens ! Vous le connoissez ?

LE SANS-CULOTTE.

Non, mais nous ferons connoissance.

BLAISOT.

Je dis si ça lui plaît : il est fier ; et votre habit, et puis ce bras qui vous manque.....

LE SANS-CULOTTE.

Mon garçon, c'est ma parure ! Elle est admirée par tous les bons français.

BLAISOT.

Je le sais : mais lui qui ne l'est pas trop....

MATHURIN.

Va, mon ami, va l'avertir qu'on le demande.

BLAISOT.

J'y enverrai quelqu'un ; moi, j'ai trop peur ! On dit

qu'il est dans une colere terrible de ce que je suis rentré si tard hier ! Sitôt que je l'y aurai fait dire que vous avez à lui parler, moi, je me cacherai dans ce cabinet et je n'en sortirai que lorsqu'il sera plus calme.

LE SANS-CULOTTE.

Va j'arrangerai ton affaire.

BLAISOT.

Ben obligé, Citoyen. (*Il sort.*)

SCENE III.

LE SANS-CULOTTE, MATHURIN.

LE SANS-CULOTTE. (*aidant Mathurin à s'assoir.*)

Mon vieux pere, ce Déternis seroit-il l'homme que je cherche depuis si long-tems ? Hier lorsque Blaisot prononça son nom, j'en fus frappé, j'avois heureusement sur moi parmi mes papiers la promesse dont je vous ai parlé : je viens de la remettre entre les mains du juge de paix de cet endroit ; et nous saurons bientôt si Colas est effectivement mon neveu.

MATHURIN.

Un instant a suffi pour vous le faire aimer, le sang parloit en vous.

LE SANS-CULOTTE.

Dis l'humanité, vas, tout être infortuné est mon frere et si mes conjectures sont fausses, Colas n'en sera pas moins cher à mon cœur, qu'importe qui lui donna la vie ? N'est-il pas mon compatriote ? Tous les français unis par les liens de l'égalité sont tous parens. Mais je veux éclaircir mes doutes. Le Citoyen Déternis est riche ; la loi donne à Colas, s'il est son fils, part à ses biens ; Colas la mérite et Colas l'obtiendra,

MATHURIN.

Décret précieux ! vos auteurs seront bénis à jamais par des milliers d'infortunés ; avant cette loi sage, ces innocents maudissoient leur existence ; avoient-ils des talents ils étoient exclus de tous les emplois.

LE SANS-CULOTTE. (*avec réflection.*)

Vous n'avez donc vu personne qui s'intéressât à Colas depuis que vous en prenez soin ? Et vous l'avez eu en bas âge ? Qui vous l'apporta.

MATHURIN.

Je ne sais si cet enfant avoit huit jours quand je le trouvai : c'est tout. Un soir que l'époux de ma fille étoit à la commune voisine pour quelques affaires, nous pleurions ensemble un enfant de trois semaines qu'elle venoit de perdre ; tout à coup, j'entends des cris foibles et plaintifs ; cette pauvre mere toute occuppée de sa douleur pleuroit plus fort, en m'assurant qu'elle entendoit encore son fils. Je fus à la porte, je l'ouvris et trouvai sur le seuil un enfant nouveau né : je le pris dans mes bras. En rentrant dans ma chaumiere, je le mis dans ceux de ma fille en lui disant : tiens, mon amie, le Ciel, t'a privé d'un fils ; le Ciel t'envoye cet infortuné : prends-en soin, il te bénira. Sa reponse fut une larme et le sein qu'elle présenta à cet innocent. Depuis ce tems elle l'a regardé comme son fils, et il la chérit comme une tendre mere.

LE SANS-CULOTTE.

Tout augmente mes soupçons ! Mais je veux voir si cet homme ne reconnoitra pas son fils, si la nature ne reprendra point ses droits, elle est si puissante sur l'ame d'un pere ! Le voici, sans doute ; il a l'air furieux.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DÉTERNIS, BLAISOT.

(*Blaisot entre doucement et va se cacher dans le cabinet.*

DÉTERNIS (*à Mathurin.*)

Ah ! C'est vous qui me demandez ? Cela vient à propos : j'ai justement des reproches à vous faire.

MATHURIN.

A moi ?

DÉTERNIS.

A vous : Blaisot a passé la journée chez vous hier, il l'a passé, sans doute à boire. Je ne le paye pas ; j'imagine pour s'ennivrer avec vous.

MATHURIN.

Citoyen, point d'injures ; Blaisot a eu tort sans doute de rester si long-tems dehors : mais le plaisir qu'il avoit d'être avec ce brave homme lui a peut-être fait oublier l'heure du devoir.

DÉTERNIS (*Toisant le sans-culotte*).

C'est bien intéressant ! Eh d'où le connoit-il cette homme ? Quel est-il ?

LE SANS-CULOTTE. (*Fierement.*)

Un républicain, las de ton impertinence : un Citoyen ami des mœurs et de l'humanité : un défenseur de la liberté : l'ennemi des tyrans et des égoistes. Voilà mes titres : salue, et dis-moi maintenant quels sont les tiens.

DÉTERNIS.

Vous saluer ? Moi ! Vous êtes bien insolent ! chez moi, les amis de monsieur Blaisot, viendront m'insulter, Ah !

Je répons bien qu'une volée de coups de bâton lui sera distribue par moi pour prix....

BLVI SOT. (*Sortant du cabinet.*)

Ah Je dis, pour ça, not Daron, décomptez Je m'étois caché pour laisser passer le premier feu ; mais un français tel timide qu'il soit, dès qu'il s'entend menacer de coups de bâtons : je dis quil se redresse, ne se cache plus et sait fort bien les rendre.

DÉTERNIS.

Il te convient bien, maraud !...

BLAISOT.

Doucement je suis lâs pour un peu d'argent et un méchant habit, de louer ma personne. Je vous quitte de ce moment : je sens, qne si je suis eune fois mon bourgeois, j'en serai plus léger de moitié.

DÉTERNIS.

Comme la révolution a donné de l'audace à tous ces drôles là.

BLAISOT.

Dites du courage.

LE SANS-CULOTTE.

Citoyen, vous ne paroissez pas trop au pas. Mais nous verrons cela dans un autre moment, venons au sujet qui m'amene.

DÉTERNIS.

Oui, car je ne suis pas ici pour subir un interrogatoire j'imagine.

BLAISOT. (*avec importance*)

Ah ! je dis Si nous voulions bien !

DÉTERNIS.

L'impudent ! autrefois comme j'aurois fait coffrer un pareil drôle.

LE SANS-CULOTTE.

Autrefois c'étoit différent : mais je viens justement vous parler du tems passé.

DÉTERNIS.

Dépêchons.

LE SANS-CULOTTE.

M'y voici : *autrefois* un homme sans mœurs nommé Déternis, séduisit une fille honnête : il lui fit une promesse de mariage, dont il n'a tenu compte. Dès qu'il sût que la malheureuse alloit être mere, il l'abandonna, elle mit au monde un enfant qui, *autrefois* se trouvoit victime des préjugés. Elle perdit la vie en la donnant à cet infortuné : aussitôt, l'enfant disparut, le pere vivant dans l'opulence, l'oublia totalement : et *autrefois* ce crime étoit de mode. *Aujourd'hui* la promesse de mariage est entre les mains d'un juge. L'oncle du malheureux bâtard la lui a remise : ce bâtard existe : ce bâtard ne l'est plus. Une loi sage le remet *aujourd'hui* dans ses droits naturels : *aujourd'hui* l'enfant est vengé ; le pere puni de son affreux égoisme ; les bonnes gens qui prirent soin de cet enfant récompensés ; parce qu'*aujourd'hui*, la vertu, les mœurs et la bienfaisance sont à l'ordre du jour.

DÉTERNIS, (*avec embarras.*)

Monsieur... Je ne comprends rien à tout ce que vous dites... Une femme.... Un enfant... Je vous le répete.... Je ne sais...

LE SANS CULOTTE.

Votre trouble vous trahit et me dit que Colas est votre fils.

DÉTERNIS, (*à part.*)

Tout est découvert.

MATHURIN.

Ah ! cet enfant, s'il vous appartient, il ne peut que vous faire honneur.

DÉTERNIS,

DÉTERNIS.

A d'autres, bon homme : vous radotez.

LE SANS CULOTTE.

Ne vous nommez-vous pas Déternis ? n'êtes-vous pas célibataire, et natif de Cambrai ?

DÉTERNIS.

Oui.

LE SANS-CULOTTE.

N'avez-vous pas connu il y a dix-sept ans une fille nommée Adelaide le Noir.

DÉTERNIS.

Ah ! s'il falloit me rappeller toutes les filles à qui j'en ai conté étant jeune.

LE SANS-CULOTTE.

Celle-ci étoit honnête ! Celle ci fut abusée sous promesse de mariage. Vous aviez trente ans lorsque vous la signâtes : vous n'étiez point un enfant : d'ailleurs la loi prsentement est formelle sur cet article.

MATHURIN.

Loin de vouloir disputer des droits à votre fils, loin de faire retenir les tribunaux de votre insensibilité ; cédez à la nature ! Blaisot, cours chercher Colas ; ses larmes, sa douceur parleront plus éloquemment au cœur d'un pere.

DÉTERNIS, (*à part.*)

Ciel ! Ce valet est resté ! il est témoin de mon humiliation ! mais d'où peut-on savoir que Colas m'appartient ? Ah ! cette malheureuse promesse m'a perdu.

LE SANS-CULOTTE, (*à Blaisot.*)

Vas donc, Blaisot.

BLAISOT.

Je suis tout pétrifié moi : mais je vais avertir Colas. Tiens, je n'irai pas loin, le voici.

SCENE V.

LES PRECÉDENS, COLAS.

COLAS, (*à Mathurin.*)

Mon pere, Mathurine s'inquiette : elle m'envoye vous chercher. Qui peut vous retenir si long-tems ?

LE SANS-CULOTTE.

Des choses qui te regardent de près.

COLAS.

Qui me regardent?

MATHURIN.

Oui, mon ami.

LE SANS-CULOTTE.

Hier tu as trouvé un oncle ?

COLAS.

Vous voulez m'en tenir lieu du moins et mon cœur reconnoissant !

LE SANS-CULOTTE.

Je le suis réellement., ta mere étoit ma sœur. Tiens, demande à monsieur, il le sait lui.

COLAS, (*avec sensibilité et chaleur*).

Quoi ! il seroit possible ? Ah ! Mon cœur me le disoit ! (*A Déternis.*) Ah ! citoyen ! Si vous connoissez les auteurs de mes jours, daignez me conduire à leurs pieds que je meure en embrssant ma mere, que mon pere me pardonne d'être né ; j'ai tant souffert de ne le pas connoître.

MATHURIN.

Hélas ! Ta mere n'est plus.

COLAS.

Je ne verrai donc jamais celle qui me donna la vie ; Mais au moins mon pere me réste, et...

MATHURIN.

Malheureux Colas! Si l'on te disoit que ce pere te repousse; que son cœur insensible à tes larmes.

COLAS.

Un pere? c'est impossible! que l'on me conduise à ses pieds et vous verez lorgueuil ceder à la nature. Le citoyen Déternis connoit mes parens? Ah! qu'il daigne me remettre dans leurs bras.

LE SANS-CULOTTE, (*bas à Déternis*).

Rien ne peut vous toucher. Je vais dire à Colas que a loi seule est pour lui.

DÉTERNIS, (*à part*).

Maudit embarras! tâchons de nous tirer de là. (*au sans-Culotte*) Je ne nie pas la chose: oui, Colas m'appartient: mais je ne me soucie pas de le reconnoître. Arrangez cela je donnerai quelqu'argent.

LE SANS-CÉLOTTE, (*à Déternis*).

Homme vil!... Colas, ton pere te fera rougir.

COLAS.

Il se pouroit? Ah de grace, nommez-le moi; tirez-moi de l'état où je suis ... Personne ne répond?

BLAISOT.

On craint de t'affliger. Mais y faudra toujours que tu le sache ton pere est un homme avare, dur, insensible qui t'a vingt fois accablé d'un mépris insultant. Qui te faisoit quelque fois charité de deux sols en te disant: va travailler fainéant, le daron enfin, le reconnois tu!

COLAS, (*regardant Déternis*).

Ce seroit...

MATHURIN.

Oui.

LE SANS-CULOTTE.

Le voila.

COLAS (*fait un pas pour tomber aux pieds de son pere, dont l'ame dure le fait reculer, et se jette alors dans les bras de Mathurin, en disant :*)

Ah ! Vous seul, je le vois, serez toujours mon pere.

MATHURIN.

Celui qui t'a élevé. ton ami ne t'abandonnera point, mais la misere est son partage.

DÉTERNIS.

Si vous me promettez de garder le secret sur cet aventure, je pourrai vous faire du bien.

COLAS.

Ah ! De grace! Soulagez mes bienfaiteurs ! Ils sont pauvres, infirmes: je ne demande pour moi que votre amitié.

DÉTERNIS.

Ne parlez de rien et je pourrai . . .

COLAS, (*à Déternis, avec timidité*).

Vous . . Ne . . Voulez . . Donc. Pas me. nommer votre fils

DÉTERNIS.

Eh ! le puis-je sans rougir ? ton éducation.

COLAS.

Rougir de moi ! Oui, sous l'ancien régime où les mœurs étoient comptés pour rien : où l'or et les manieres faisoient tout. Mais sous le régime de l'égalité où tous les hommes ne sont qu'une famille ; le vice seul fait rougir. Votre dureté m'étonne : mais loin d'abattre mon ame elle l'éleve avec courage. Oui, si ma mere n'est plus, si mon pere m'abandonne ; eh bien, je serai fils de mes vertus !

LE SANS-CULOTTE.

Bien, mon ami ; voilà ce que doit penser en pareil occasion un bon républicain ! Mais la loi est pour toi : le décret est formel ; et si ce pere dénaturé ne veut point t'aimer il ne peut toujours te déshériter.

DÉTERNIS.

Vous verrez que je ne serai pas maître de ma fortune?

BLAISOT (*avec fermeté.*)

Non, la nature en ce moment, la met en réquisition

DÉTERNIS.

C'est ce que nous verrons et s'il le faut, nous plaiderons.

LE SANS-CULOTTE.

Nous plaiderons.

COLAS. (*très-vivement.*)

Non, ne le croyez pas, mon pere. Je ne reclamerai jamais que votre cœur. Ne repoussez plus votre enfant : mes soins, mon respect, mon amour vous prouveront que j'étois digne de vous nommer mon pere.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS,
FLORIVAL, GERMON.

FLORIVAL. (*accourant très-effrayé.*)

Ah! Mon oncle, pendant que vous êtes ici tranquille: on investit votre maison : l'abbé de St.-Firmin arrêté cette nuit, avoue tout ; il vous charge, le lâche et...

DÉTERNIS.

Je suis perdu.

COLAS.

Mon pere!

GERMON.

Son pere, dit-il?

FLORIVAL.

Ciel! Ce batard seroit son fils!

LE SANS-CULOTTE.

Oui.

COLAS.

Vous avez des chagrins; eh bien voici l'instant de me reconnoître fortuné, vous pouviez me repousser, je ne savoit que gémir et m'en plaindre en ce moment malheureux, je m'attache à vos pas: je ne vous quitte pas, dussé-je vous déplaire.

FLORIVAL. (*avec mépris.*)

C'est bien là le moment de venir ici, petit imposteur, étaler vos beaux sentimens! Mon oncle, tâchez de vous cacher dans quelqu'endroit.

COLAS.

Le croyez-vous coupable pour lui donner ce conseil méprisable.

LE SANS-CULOTTE.

Ah! Mon cœur m'avertissoit; un pere dénaturé ne pouvoit être un bon Citoyen.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN JUGE DE PAIX, QUATRE GENDARMES.

LE JUGE (*à Déternis*).

Citoyen, l'on va apposer les scellés ici par ordre de la loi, et vous allez vous rendre à la maison d'arrêt.

DÉTERNIS.

Je n'ai rien fait qui puisse autoriser.....

LE JUGE.

Citoyen, on vous interrogera et vous pourrez alléguer vos raisons. Mais avant de sortir, jettez les yeux sur cet écrit; reconnoissez-vous votre signature.

DÉTERNIS.

Oui.

LE JUGE.

La femme à qui vous fîtes cette promesse eut un fils, que l'on enleva, que l'on fit passer pour mort : cet enfant existe, le reconnoissez-vous ?

DETERNIS.

Oui, je ne refuse pas de lui faire quelque bien.

LE JUGE.

Qui le fit enlever pour l'exposer sur la porte de pauvres gens déjà chargés de famille ?

DETERNIS. (*très-embarassé.*)

Ce fut moi : mais par un bon motif, la mere étoit pauvre ; je craignis que cet enfant ne fut mis dans une maison pnblique, et qu'un jour il me fut impossible de le retrouver.

LE SANS-CULOTTE.

Et c'est pour en avoir soin que tu le fis enlever ? et qu'ensuite tu l'abandonnas à la charité d'un infortuné. A seize ans tu vis cet enfant gémir, demander au ciel un père ; et toi vivant dans l'abondance tu le laissas dans la misere ! Vas la loi te condamne et la nature te repousse avec horreur.

DÉTERNIS.

Mais j'offre des secours.

LE SANS-CULOTTE.

Oui, lorsque tu vois que tout est decouvert, tu voudrois pour un peu d'argent....

LE JUGE.

La loi ne fait point d'arrangement : elle est précise, mais cette affaire est toute terminée : le décret ne laisse point de doute. Si vous étiez bon citoyen, depuis long-tems il seroit gravé dans votre cœur et Colas seroit heureux. Allez, suivez ces citoyens : obéisez à la loi.

COLAS, (*à Déternis qui va pour sortir*).

Mon pere, ah ! daignez rassurer votre fils, dites : je ne suis point coupable : ôtez-moi ce poids qui pese sur mon

cœur et l'accable. Je puis supporter la misère, le mépris, tout jusqu'à votre haîne : mais dites-moi; je suis bon citoyen; je chéris ma patrie et je tombe à vos pieds.

FLORIVAL.

Etes-vous son juge?

COLAS.

Non, mais je suis son fils et sa gloire m'est plus chere que la vie.

GERMON, (*vivement*).

Cet abbé de St.-Firmin a montré vos lettres : elles vous chargent. Eh ! que n'avez-vous cru votre vieux serviteur lorsqu'il vous conseilloit de chasser ce prêtre et lorsqu'il vous pressoit de prendre des sentiments dignes d'un bon Républicain.

FLORIVAL.

Valet imprudent ! C'est peut-être toi qui as dénoncé ton maître ?

GERMON. (*avec chaleur.*)

Non, je ne l'ai pas fait, parce que j'espérois tous les jours qu'il se rendroit à la raison : d'ailleurs je le croyois moins coupable; mais je voulois implorer la loi contre vous; je voulois me plaindre de votre incivisme et de la corruption de vos mœurs. On vient de me prévenir que vous méditiez un rapt ! Ce soir, la malheureuse Rose devoit être enlevée des bras de ses parens : l'honneur, le seul bien que possède cette infortunée, alloit lui être ravi ! Et vous croyez que Germon instruit, auroit eu la bassesse de se taire? Non, Germon vous chérissoit comme un fils; Germon périra peut-être du chagrin, de vous voir criminel ! Mais il se doit tout à sa patrie : un traître la trahit; un traître foulant aux pieds les mœurs, veut corrompre l'innocence : ce traître fut-il son fils, Germon implorera la loi pour en faire justice.

LE JUGE.

C'en est assez. (*aux Gendarmes*), Conduisez le Citoyen Déternis et son neveu à la maisou d'arrêt.

COLAS. (*Dans le plus grand abandon.*)

Mon pere !... Tout mon cœur se déchire,.. Ah ! Dites donc, je ne suis point coupable.

DÉTERNIS.

Laisse-moi.

LE SANS-CULOTTE.

Barbare !

LE JUGE.

Jettez un regard sur cet enfant malheureux !

DÉTERNIS.

Non, il est la cause de tous mes maux.

COLAS.

Mon père !.... Mon père.

DÉTERNIS. (*à Florival.*)

Viens, suis-moi, mon neveu. (*Ils sortent les, gens d'armes les suivent.*)

SCENE HUITIEME ET DERNIERE.

BLAISOT, MATHURIN, COLAS, LE JUGE, LE SANS-CULOTTE.

COLAS.

Suis-je assez malheureux ! Depuis seize ans je demande au ciel, un père : je le toouve : il me rejette et trahit sa patrie ! Non : je n'y survivrai pas. Ah ! mon oncle ! Que n'avez-vous enseveli dans un éternel silence le secret de ma naissance.

BLAISOT.

Tiens, Colas, n'y pense plus : suppose que tu nas pas de pere avant de le connoître t'étois plus heureux.

GERMON.

Colas, si je possédois d'avantage. je te dirois : ne pense point à la fortune de ton pere : mais une somme de dix mille francs, est tout mon patrimoine et Blaisot a des droits, et....

BLAISOT.

Qu'est-ce que vous parlez de Blaisot ? Est-ce que je n'ai pas une mere qui m'en garde autant. Mon oncle, disposez de cette somme en faveur de Colas ; il est plus jeune que moi, il vivra plus long-tems, et j'dis, ce sera de l'argent bien placé.

COLAS.

Blaisot, je ne souffrirois pas, je n'envie point la richesse : si mon pere est conpable, ses biens sont à la nation. Cette natiou généreuse me les offriroit, je saurois les refuser ; ils me rappelleroient que j'eus un pere qui l'a trahie. Si le ciel veut qu'il soit innocent, ces mêmes biens sont encore à ma patrie, mon cœur lui en fait don. La santé ; le travail et la liberté voilà ma richesse, la seule dont je fasse cas. Ainsi Blaisot garde ton bien, je ne puis l'accepter.

BLAISOT. (*très vivement.*)

Eh ! Quand je te dis que je veux. Mon oncle je vous en supplie.

GERMON.

Cette somme est à toi, tu peux en disposer.

MATURIN.

Nous ne le souffrirons pas. (*Au juge.*) Citoyen, jugez-nous.

LE JUGE.

Colas doit accepter.

COLAS.

Eh bien je les recois puisque vous le voulez : mais qu'il

est cruel mes bons amis d'avoir un père qui nous force à rougir ! Ah ! Mathurin, que ne suis-je votre fils.

LE JUGE.

Mon ami, chacun de nous se disputera le plaisir de remplacer celui qui te donna le jour.

BLAISOT. (*Avec beaucoup de chaleur et de gaité*)

C'est vrai ça tiens, Colas, t'as pour père, le juge, Mathurin ton bon oncle, Germon, moi, et tous les bons français. Que te faut-il de plus? La loi t'en a fait retrouver un qui te reconnoit malgré lui et te repousse ; l'amitié t'en donne cinq qui se disputeront à qui t'aimera le mieux: ces pères-là ne sont pas riches comme le tien: mais ils sont honnêtes et cela vaux mieux ! Si la fortune te vient un jour, eh bien tant mieux ! elle sera bien placée: tu aimeras faire des heureux. Si tu n'as rien, eh bien, mon fils, tu travailleras et tu n'en seras pas moins content. Quant à moi, je le suis toujours et bien plus aujourd'hui encore que les autres jours. Ah ! ça, tu ne diras plus, je ne tiens à rien ? t'as six pères ; cinq bons et un méchant: les bons étant en plus grand nombre, tu dois être satisfait et me dire : Blaisot, t'as raison : *Il n'y a plus de Bâtards en France.*

Fin du troisième, et dernier Acte.